

AUX CONFIN DU LOGEMENT



Une enquête de l'Institut des hautes études pour l'action dans le logement

IDHEAL, L'Institut Des Hautes Etudes pour l'Action dans le Logement est né du constat qu'il manque à ce secteur un lieu de réflexions et de partage entre les secteurs publics et privés, le logement social et la promotion immobilière, le BTP, les ONG, les « vieux » acteurs du logement et les nouveaux venus, issus des secteurs de la mobilité, de l'énergie, de la big data, qui pourraient un jour les bousculer. Plus de détails sur www.idheal.fr

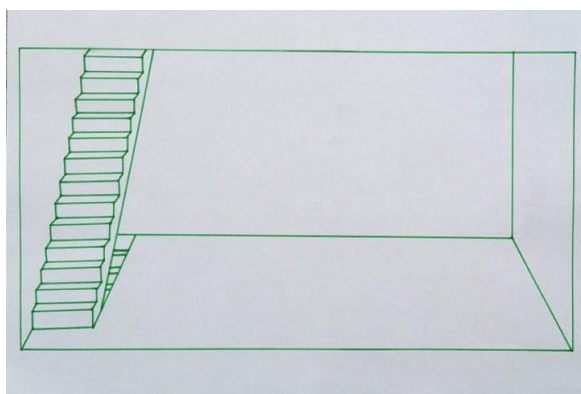
Tous habitants.....	3
1. Mon logement, je l'aime ou je le quitte !	4
I. Qui sont les répondants ?.....	4
II. Qui est parti, qui est resté, pour quelles raisons ?.....	5
III. Tous logés à la même enseigne ?.....	7
2. Mon logement, ami ou ennemi ?.....	9
I. Un ressenti plutôt positif.....	9
II. 55 jours de solitude.....	10
III. Le luxe, c'est l'espace.....	12
IV. Mettre le nez dehors.....	15
3. Canapé – Téléboulot – Dodo.....	19
I. Changer de rythme.....	21
II. Du temps, mais pourquoi faire ?	22
III. Se ménager un nouvel espace.....	25
4. Et si c'était à refaire ?.....	31
Pour finir.....	34

– TOUS HABITANTS –

55 jours à l'intérieur, 23h sur 24 à la maison : L'Institut des Hautes Etudes pour l'Action dans le Logement, IDHEAL, a voulu comprendre comment chacun avait vécu cette période et s'était organisé pour mieux la supporter. Tenter aussi de dresser - modestement compte tenu de la diversité des situations - un portrait du logement en confinement. Cette expérience a renvoyé chacun à sa condition d'habitant, lui révélant la difficulté de vivre, à plein temps, dans des espaces jusqu'alors impensés pour cet enfermement à plusieurs. Cette assignation à résidence a également rappelé, en creux, ce dont manquent nos logements souvent réduits à la fonction essentielle mais utilitaire de l'abri. Un logement, c'est aussi... la possibilité de profiter d'une vue, de dormir la fenêtre ouverte, de pouvoir faire un pas dehors, seul ou ensemble, de travailler chez soi ou pas très loin, de pousser les meubles pour recevoir ou danser, ou justement de ne pas avoir à le faire, d'héberger un ami sans sacrifier son intimité, d'accepter de croiser les autres ou au contraire de choisir de les éviter, de ressentir l'espace et la nature.

Les résultats sont édifiants par leur simplicité. Quelle que soit la porte que l'on pousse, famille, intimité, travail, confort, ce qui manque le plus, c'est l'espace. Intérieur et extérieur. Nombre de réponses évoquent l'étroitesse des pièces, le manque de lumière, le besoin ou l'envie de pousser les murs, de sortir, tout en restant chez soi, sur son balcon, sa terrasse ou dans son jardin.

Le questionnaire « Aux Confins du Logement » a été diffusé le 25 mars 2020, soit dix jours après l'annonce du confinement. Nous l'avons clôturé le 5 mai avec 8 000 réponses, dont 7 400 étaient exploitables. Cette enquête présente l'avantage d'un grand nombre de réponses et l'inconvénient d'un échantillon que nous n'avons pas pondéré. Nous avons tenu compte de ces spécificités dans l'analyse des réponses. Notre questionnaire a été largement diffusé via les réseaux sociaux : Twitter, Facebook, LinkedIn, Instagram, ainsi que via plusieurs fichiers d'entreprises. Il a également été relayé par plusieurs articles dans Libération et le Monde et sur différents sites d'information : Cadre de Ville, le Moniteur, Lumières de la ville¹... IDHEAL remercie tous les participants qui ont bien voulu prendre le temps d'y répondre et de le diffuser plus largement, les entreprises qui l'ont relayé auprès de leurs salariés, ainsi que l'APUR pour son appui sur les données cartographiques. Merci également à tous les participants au challenge lancé par l'illustratrice Penelope Bagieu qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leur #coronamaison, déclinée dans un seul et même espace.



Crédits : Gwladys Leclerc-Valun – Instagram : Gwladys Iv

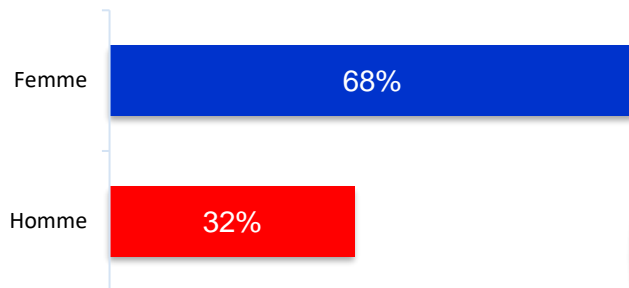
¹ https://www.liberation.fr/france/2020/04/01/mon-logement-a-l-heure-du-confinement_1783772;
https://www.liberation.fr/france/2020/04/29/a-la-maison-le-teletravail-a-du-mal-a-faire-chambre-a-part_1786875;
https://www.lemonde.fr/culture/article/2020/04/03/coronavirus-habitat-et-logement-a-l-epreuve-de-la-vie-confinée_6035495_3246.html

1 - Mon logement, je l'aime ou je le quitte !

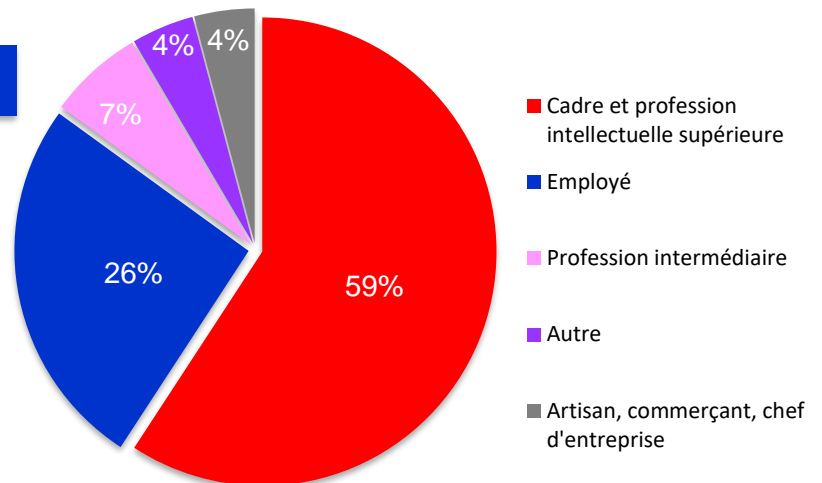
I – Qui sont les répondants ?

Les répondants de notre échantillon sont surtout des cadres ou exercent des professions intellectuelles supérieures. Ils habitent très majoritairement en Ile-de-France. **58%** gagnent entre 1 500 et 3 000 € / mois et **26%** plus de 3 000 € / mois, **17%** perçoivent des revenus de moins de 1 500 € / mois. Notre panel est également majoritairement féminin. Sans en tirer de conclusion hâtive, le caractère genré des réponses pose la question de l'intérêt ou de la légitimité ressentie par les femmes, plus que les hommes, à répondre à une enquête portant sur le logement, sa perception, ses aménagements et le vécu du confinement de manière générale.

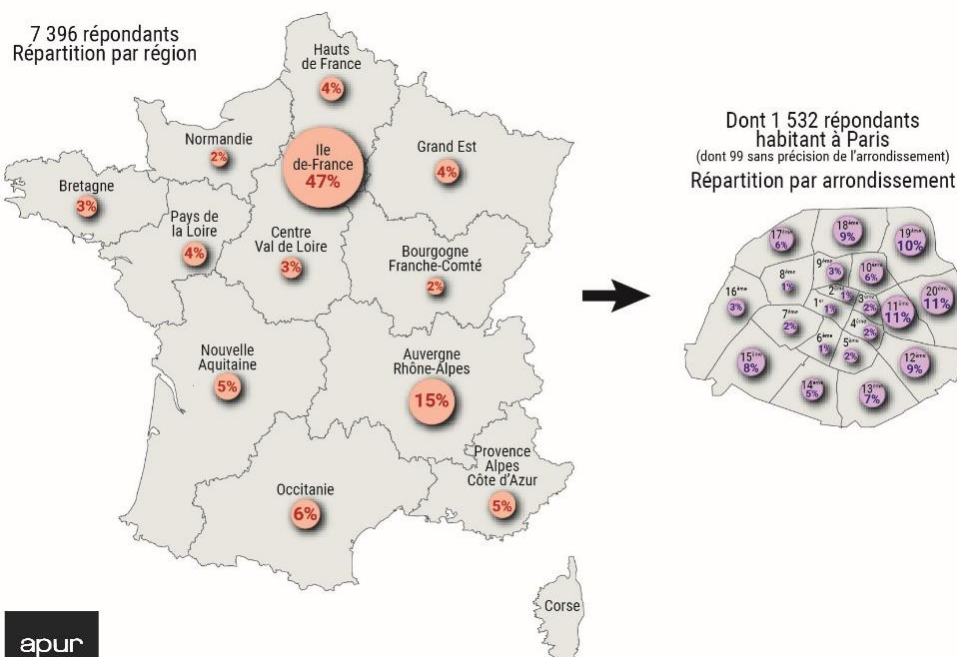
Répartition des répondants par genre



Catégories socio-professionnelles

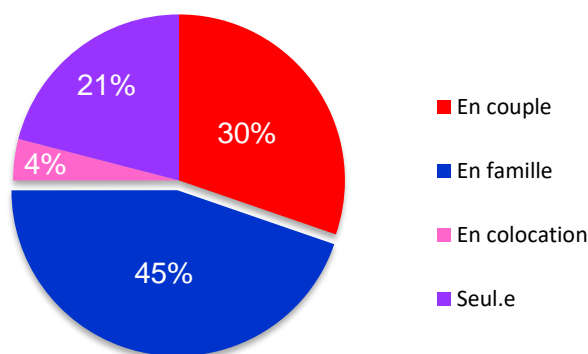


Où habitent les répondants ?

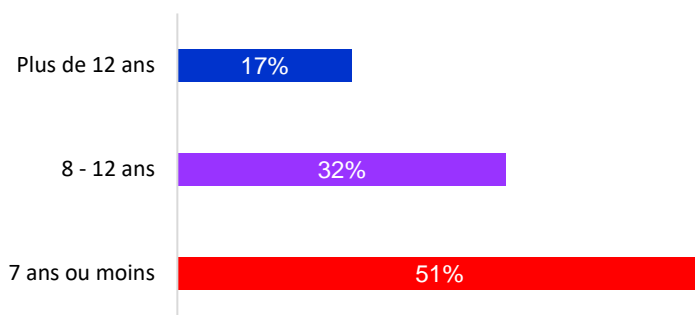


Composition des ménages répondants

Près de la moitié des répondants, **45%** sont confinés en famille avec des enfants ou en couple, pour **30%**. En moyenne, 3 personnes vivent dans chaque foyer (2,93 personnes).



Foyers dont l'enfant le plus jeune est âgé de...



Plus des 2/3 des foyers confinés en famille le sont avec des enfants de 12 ans ou moins, ce qui a un impact important sur l'organisation du temps à la maison et le télétravail.

51% ont des enfants de sept ans ou moins, qui demandent une attention permanente et ne sont pas scolarisés à distance.

II – Qui est parti, qui est resté, pour quelles raisons ?

PARTIR...

Le confinement a débuté le 16 mars à 12h. A partir de cette date, difficile de se déplacer. Nombre de familles avaient anticipé la décision ou se sont décidées vite : **11%** des répondants ont choisi de passer le confinement ailleurs que dans leur résidence principale. Nous avons fait le choix d'enquêter uniquement sur les conditions de logement de ceux qui étaient restés chez eux. Une question, en début d'enquête, portait néanmoins sur les raisons du départ. Celles-ci sont très variées :

18% des répondants indiquent l'étroitesse de leur logement comme première cause de migration, tandis que 16% ont fait leurs valises pour éviter de se retrouver seuls.

Troisièmes raisons les plus citées, à 14 % :

Passer un confinement plus proche de la nature (mer, campagne, montagne)



Se rapprocher de sa famille



Disposer d'espaces extérieurs au logement, par exemple un jardin

L'âge semble également déterminant dans le choix du lieu de confinement. **21%** de ceux qui sont partis indiquent avoir moins de 25 ans ; cette tranche d'âge qui constitue **7%** des répondants est largement sur-représentée dans les départs. Plusieurs explications sont possibles : la suspension de toute scolarité, la petite taille des logements, la crainte de l'isolement, la possibilité et/ou l'envie de rejoindre les parents et l'arrêt des jobs d'appoint.

... OU RESTER ?

Les motivations pour rester sont également variées.



32% répondent avoir voulu limiter la contamination de leurs proches, faire preuve de civisme et de solidarité dans ces temps d'épidémie :

→ « Ne pas traverser la moitié du pays pour aller contaminer mes parents et potentiellement contribuer à la surcharge des capacités hospitalières du plus beau département de France »



30% sont restés parce qu'ils sont bien chez eux : ils s'y sentent installés confortablement ou, plus simplement, ils sont « chez eux ». Certains citent l'accès à un jardin et à l'espace suffisant en intérieur pour évoluer au cours de la journée.

→ « Mon logement est mon havre de paix, à mon image et celle de ma famille, j'ai de la place à l'intérieur et à l'extérieur, il est lumineux et confortable »

→ « Je suis bien chez moi, c'est mon cocon »

→ « C'est le moment de profiter de son logement »

→ « Cela fait 1 an que je vis dans cet appartement et n'y avais jamais passé plus de cinq nuits d'affilée. Je suis finalement ravi de ce ralentissement imposé »

→ « C'est notre maison. On y vit, on y reste »

→ « Je peux y exprimer la partie casanière de ma personnalité ! »



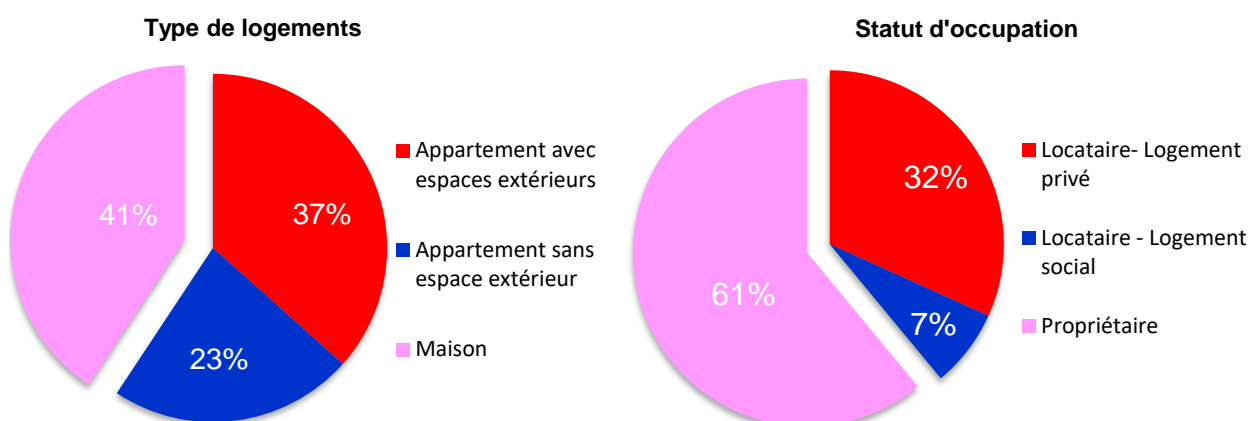
9% ont peut-être été surpris par la précipitation du confinement et affirment être restés pour des questions pratiques : avoir accès à toutes ses affaires personnelles, conserver les mêmes habitudes et repères, notamment pour les enfants :



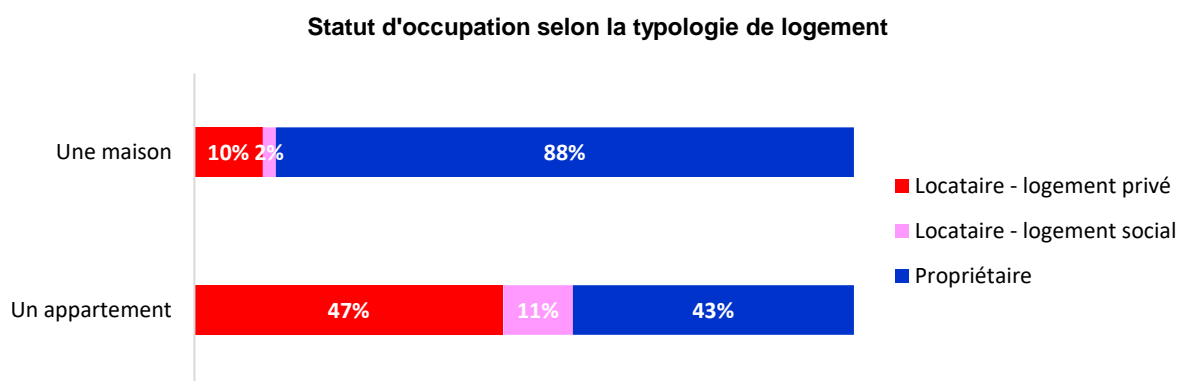
2% des répondants ont invoqué la proximité des services et commodités, notamment les hôpitaux.

III – Tous logés à la même enseigne ?

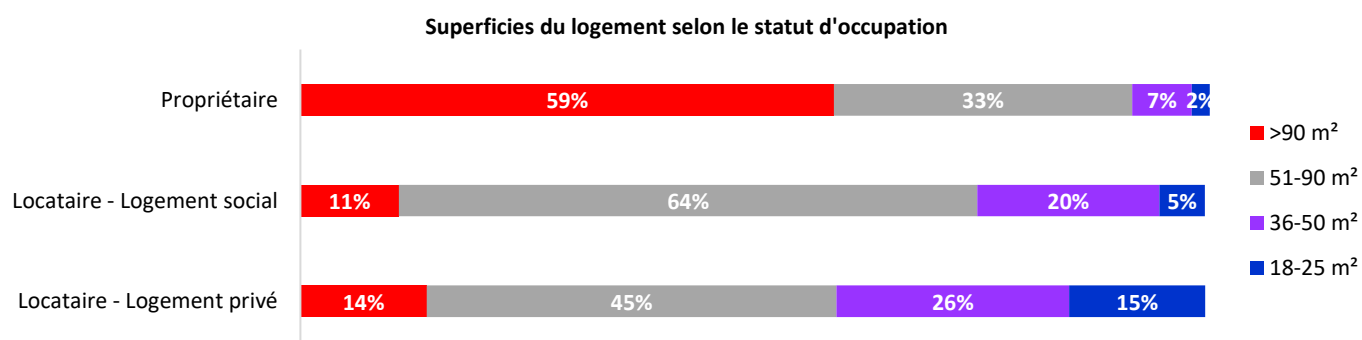
Plus de la majorité, **59%** des répondants à cette enquête vit dans des appartements et **41%** sont installés dans des maisons². **61%** des répondants sont propriétaires du logement dans lequel ils sont confinés ; **32%** sont locataires dans le parc privé classique et **7%** d'un logement social.



Près de 9 personnes sur 10 confinées dans une maison en sont propriétaires³. Parmi ceux qui passent la période dans un appartement, **43%** en sont propriétaires et **46%** locataires.

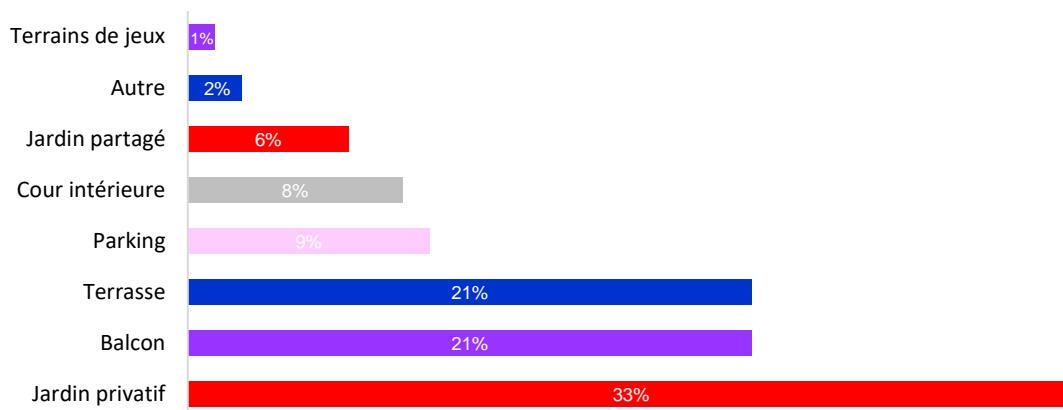


La superficie varie en fonction des statuts d'occupation : **59%** des propriétaires vivent dans une surface supérieure à 90 m² contre **14%** des locataires dans le parc privé et **11%** dans le parc social. Les locataires sont plus nombreux à occuper des surfaces entre 51 à 90 m².



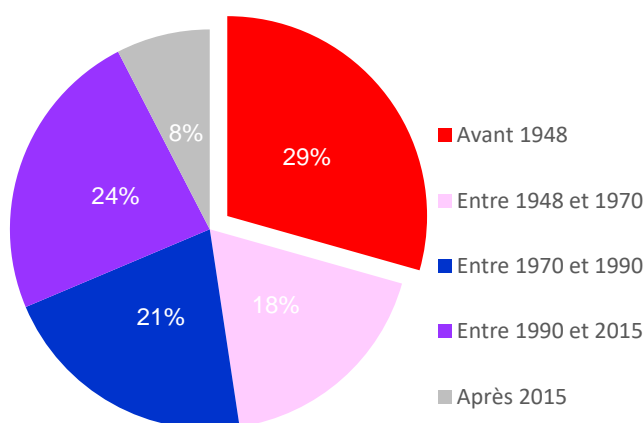
74% des répondants disent pouvoir bénéficier d'un espace extérieur dans leur logement. **33%** de ces répondants disposent d'un jardin privatif, **21%** indiquent avoir accès à un balcon et **21%** à une terrasse. Seuls **6%** ont accès à un jardin partagé en habitat collectif quand **8%** indiquent avoir accès à une cour intérieure, partagée dans certains cas.

Répartition des espaces extérieurs



La date de construction des logements reflète un parc immobilier de toutes les époques. **29%** des logements datent d'avant 1948, **18%** ont été construits entre 1948 et 1970, **21%** entre 1970 et 1990. **24%** des répondants habitent dans des logements plus récents, bâtis entre 1990 et 2015. Seuls **8%** des répondants vivent dans un logement construit après 2015.

Date de construction des logements



2 – Mon logement : ami ou ennemi ?

Le logement a-t-il participé au bien être des « confinés » pendant cette expérience inédite ? Ces longs moments passés chez nous nous ont-ils poussés à envisager une réorganisation de l'espace de vie, un déménagement ? A quoi ressemblerait le logement « idéal » selon les répondants ?

I – Un ressenti plutôt positif

58% affirment que leur logement leur a permis de mieux vivre cette période.

Ce chiffre tendrait à prouver que les enquêtés ne se sentent pas mal chez eux, pas plus en tout cas que lors d'une occupation « normale » de leur habitation. L'enquête de 2017 de l'Insee sur les conditions de logement des Français indique que plus de **75%** des ménages sont ainsi « satisfaits ou très satisfaits » de leur logement. Si le pourcentage semble élevé dans un pays où la « crise du logement » est un sujet récurrent, il tend à prouver que les difficultés sont sans doute géographiquement concentrées. Autre hypothèse : critiquer son logement revient à renier une partie de ce que l'on est ou de notre statut social. Petit ou grand, plus ou moins bien placé, un « chez-soi » est un miroir qui nous renvoie une image que l'on s'oblige à aimer.

51% répondent que dans le cas d'un nouveau confinement, ils resteraient chez eux.

Ce choix est-il lié à la suspicion jetée au début du confinement sur ceux qui sont partis, parfois désignés comme « fuyant la ville » ? La plupart des réponses ont été obtenues lors du premier mois de confinement. Les envies de départ ou la pression de l'enfermement ont pu s'intensifier par la suite.

11 % considèrent que leur logement a rendu cette période difficile.



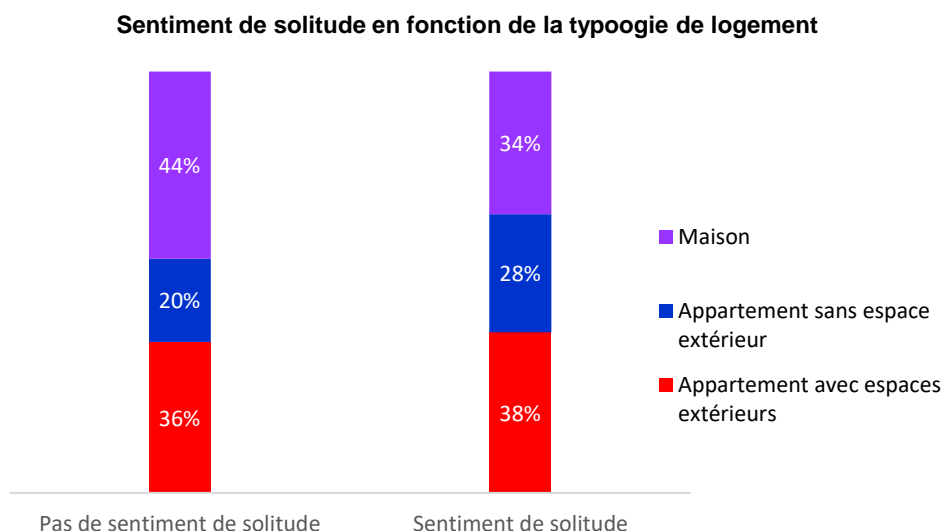
Crédit : Ellie Klavdienki - Instagram : ellieandmarker



Crédit : Jean Frederic Koné – Instagram kfjcomics

II - 55 jours de solitude

38% des répondants disent avoir ressenti des émotions négatives – solitude et isolement - pendant cette période. Ce sentiment peut-il être en partie lié au type de logement qu'ils occupent ?



44% des personnes qui affirment n'avoir ressenti ni solitude ni isolement vivent dans des maisons individuelles contre **33%** dans des appartements dotés d'espaces extérieurs et **20%** dans des appartements sans espaces extérieurs. Au contraire, parmi ceux qui se sont sentis seuls ou isolés, **38%** habitent des appartements avec balcon ou loggia et **34%** des maisons.

Ces sentiments sont-ils accentués ou atténués par l'endroit où l'on habite ? Par exemple, connaît-on plus ses voisins de jardin que de palier ?



Crédit : Paul Spriet – [instagram : paul.spriet](https://www.instagram.com/paul.spriet)

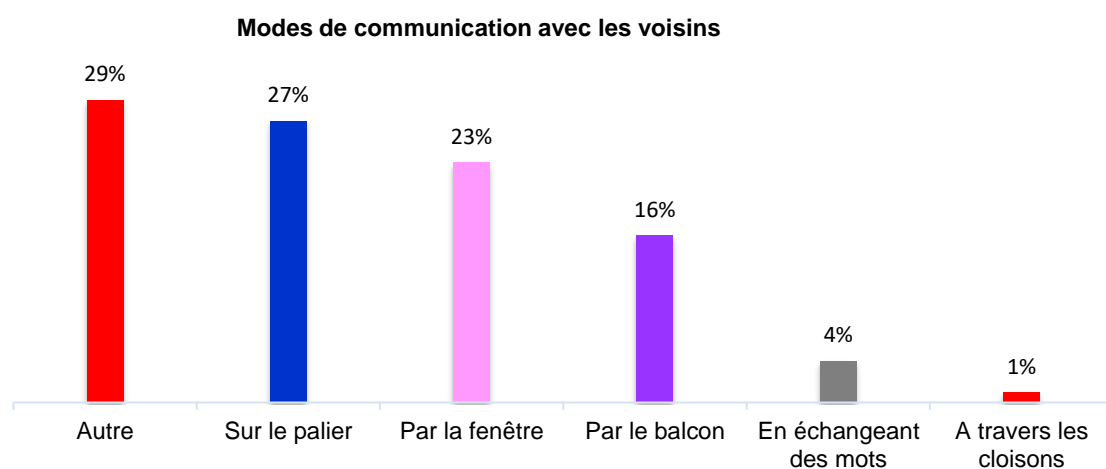
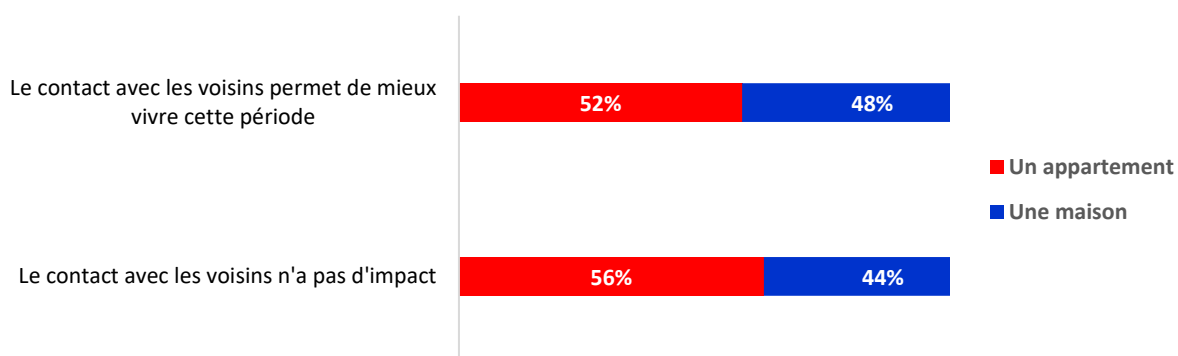
65% de nos répondants disent avoir échangé avec leurs voisins.

Parmi eux, **10%** ont fait leur connaissance pendant cette période si particulière.

55% affirment que le voisinage leur a permis de mieux vivre le confinement

La communication, la solidarité ou l'attention portée aux autres est-elle plus forte en ville, dans les zones les plus denses ou bien dans les tissus urbains plus lâches, lotissements ou maisons isolées ? Hélène Steinmetz, maître de conférences en sociologie à l'université Le Havre Normandie, a mené une enquête sur le voisinage pour l'Union Sociale pour l'Habitat, dont les résultats viennent battre en brèche quelques intuitions⁴. Il en ressort par exemple « *que les propriétaires développent plus de relations de voisinage dans l'espace très proche que les locataires Hlm qui eux-mêmes ont plus de relations de voisinage que les locataires du privé. (...) Au niveau général, un même statut d'occupation rapproche les habitants. Autre surprise, la recherche montre que les quartiers les plus populaires ont des relations de voisinage moins denses. A contrario, plus le niveau de diplôme et le statut socioprofessionnel des habitants sont élevés, et plus les relations de voisinage sont fortes. Ainsi, on vit davantage dans les quartiers gentrifiés et leurs habitants abordent de nombreux sujets de conversation sur les loisirs, la politique (...). En revanche, dans les quartiers de grands ensembles, les relations concernent principalement les enfants, le lieu d'habitation, le pays d'origine, et un peu plus qu'ailleurs, la religion. Les échanges sur le travail, les loisirs ou la politique sont peu fréquents* ».

Parmi ceux qui ont apprécié les échanges avec les voisins, **52%** habitent des appartements et **48%** dans des maisons.



⁴ Recherche sur le voisinage, un regard lucide sur les quartiers d'habitats social. les 14 quartiers de l'enquête comptent 28% de locataires Hlm, 30% de locataires du privé et 42% de propriétaires. <https://www.union-habitat.org/actualites/recherche-sur-le-voisinage-un-regard-lucide-sur-les-quartiers-d-habitat-social#content>

On comprend mieux ce que signifie ce « *mieux vivre* » en lisant le détail des idées et initiatives inventées, représentées par la colonne « Autre » du graphique précédent, pour communiquer avec ses voisins, parfois les aider, se réunir tout en respectant les distances de sécurité.

Le jardin est le lieu idéal de la sociabilité et de la rencontre, à condition d'en avoir un : les voisins se parlent à travers ou par-dessus les haies, les clôtures ou les murets en installant parfois un escabeau. Il s'agit de prendre des nouvelles ou des commandes quand l'un va faire les courses pour les autres. D'organiser des cours de gym ou des apéritifs, chacun de son côté du grillage. Rien que de très « *normal* », les répondants ajoutent souvent « *comme d'habitude* », « *cela n'a rien d'épatant ...* ». Les locaux des poubelles deviennent aussi un lieu où l'on se croise et qui donne l'occasion de sortir de chez soi. Les parkings, des nouveaux spots de pratique sportive, ensemble ou à tour de rôle.

Les attentions se développent aussi dans les cages d'escalier, échange de pâtisseries (il faut bien écouler les gâteaux que l'on passe son temps à confectionner...), de petits cadeaux (tablettes de chocolat) laissés sur les paliers des voisins ou de bons procédés :

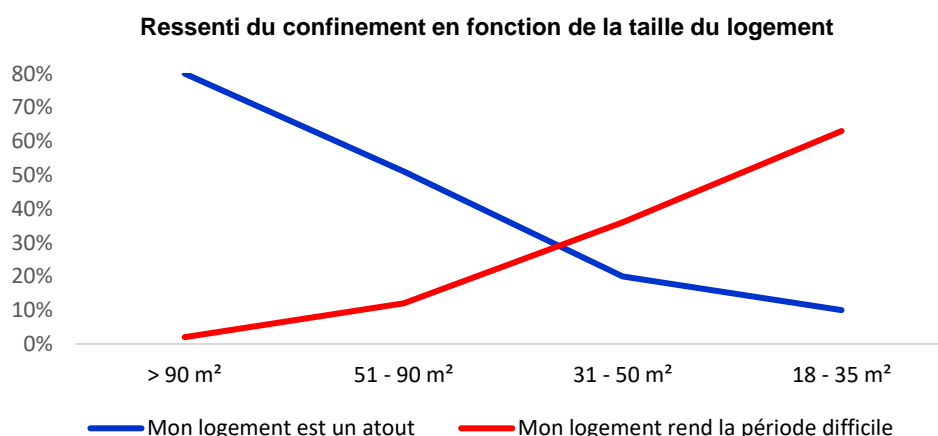
→ « *On s'est donné rdv dans la rue pour échanger une tondeuse à cheveux contre un sachet de levure chimique* ».

→ « *Quand l'un des voisins part faire les courses, il demande à l'autre s'il a des besoins pour diminuer les déplacements et je lui prête mon chien pour qu'il puisse sortir de chez lui.* »

De nombreux tableaux ont fait leur apparition dans les parties communes. Plus moderne et très répandu, le groupe WhatsApp de la copropriété ou de la résidence. A l'heure des applaudissements pour les soignants, les balcons sont parfois devenus des scènes de musique, on communique par affiche interposée qui indique le thème du soir.

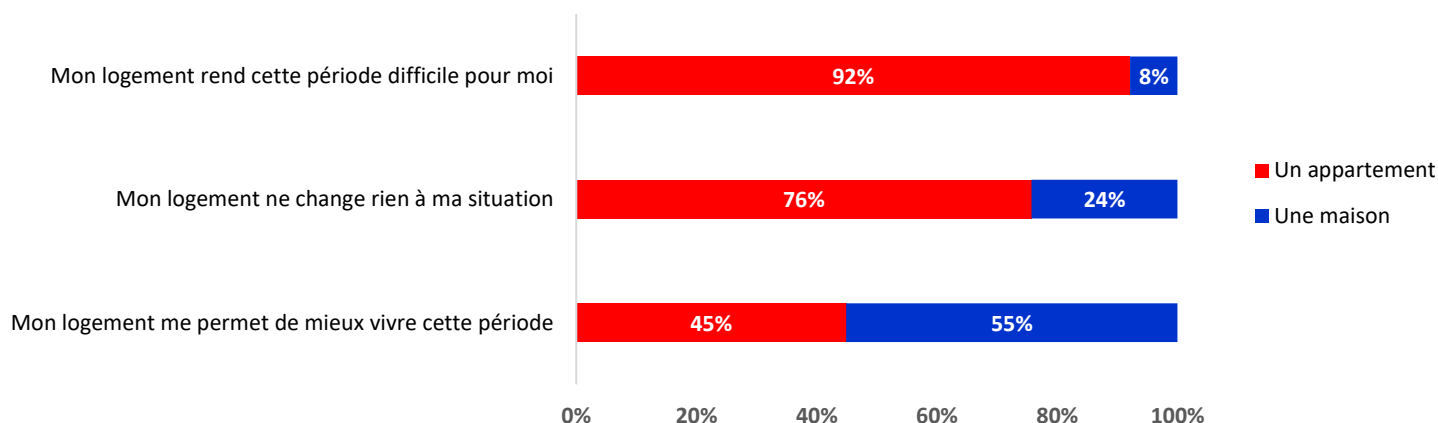
III - Le luxe, c'est l'espace

Les répondants qui considèrent leur logement comme un atout vivent à **80%** dans des surfaces de plus de 90 m². A l'inverse, **2%** seulement de ces personnes logées relativement au large affirment avoir mal vécu cette période. Les courbes ci-dessous illustrent très nettement que plus les surfaces sont grandes, plus le ressenti positif augmente et plus le ressenti négatif baisse. L'inverse se confirme dans des surfaces exiguës.



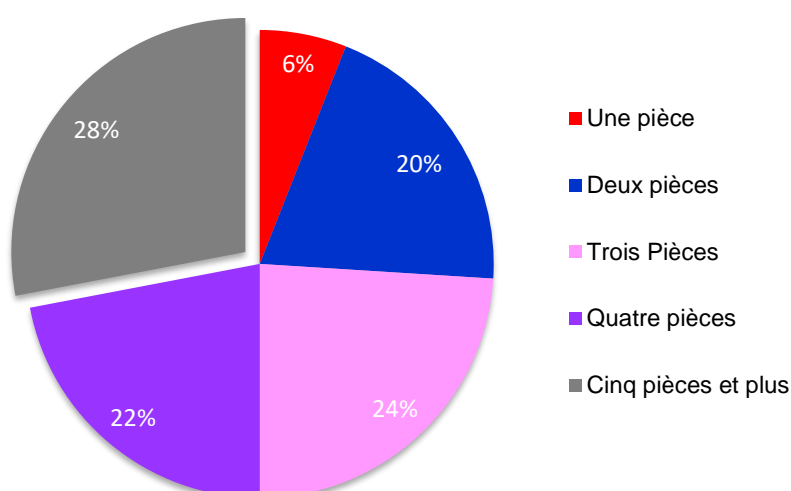
Seuls **11%** des répondants indiquent que le confinement rend cette période plus difficile et **92%** de ces « mécontents » vivent en appartement. Le fait de vivre dans des logements collectifs n'a pas nécessairement un impact négatif sur le ressenti puisque près de **45%** des confinés « heureux » habitent dans ce type d'immeubles. Cependant, quand le mauvais ressenti de la période est attribué au logement, il l'est presque toujours dans l'habitat collectif.

Ressenti en fonction de la typologie de logement



Le nombre de pièces détaillé ci-dessous est un indicateur de suroccupation des logements et intéressant parce que ces espaces, d'habitude à usage déterminé, ont été utilisés de multiples façons pendant le confinement.

Nombre de pièces des logements enquêtés



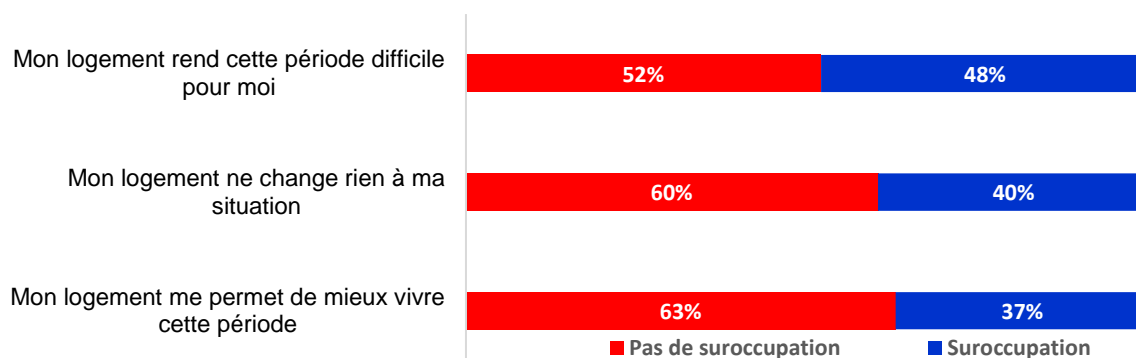
La majorité des répondants indiquent une surface habitée de plus de 90 m². Malgré cette superficie correspondant à la moyenne des logements en France, 40 % des foyers étudiés dans cette enquête sont en situation de suroccupation⁵. Ce chiffre paraît particulièrement élevé : une récente étude de l'APUR, atelier d'urbanisme de Paris, indique, « *qu'en 2016, dans la Métropole du Grand Paris, 434.000 ménages de deux personnes ou plus vivent dans un logement trop petit par rapport à la taille de leur ménage. Avec plus de 30% de logements suroccupés, Plaine Commune et Est Ensemble sont les territoires les plus touchés par cette forme de mal logement(...)* » Les ménages vivant dans un appartement et locataires sont plus souvent concernés par les situations de suroccupation de même que les familles en couples et les ménages modestes.⁶ Une explication plausible de ce taux élevé serait la suroccupation temporaire : les confinés en ont accueilli d'autres ; certains jeunes adultes ont rejoint leurs parents ; des amis célibataires se sont regroupés ; des familles se sont recomposées...



Crédit : concours Arcadis

Cette situation pèse sur le ressenti : près de la moitié, **48%**, de ceux qui affirment « mal vivre » leur confinement sont dans cette situation de suroccupation comme le montre le graphique ci-dessous.

Ressenti et suroccupation



⁵ Selon la définition couramment utilisée par l'Insee, la suroccupation caractérise un logement dont le nombre de pièces est inférieur ou égal au nombre d'occupants (2 personnes dans un studio, 3 personnes dans un deux-pièces). Nous avons exclu du calcul les personnes seules en studio.

⁶ <https://www.apur.org/fr/nos-travaux/1-8-million-habitants-grand-paris-etroit-logement>

La crise sanitaire a mis en lumière des conditions d'habitat très diverses et les fortes inégalités accentuées, par un logement de mauvaise qualité, trop petit, mal éclairé, mal isolé, vétuste éloigné du lieu de travail, et susceptible de rendre la vie encore plus difficile. De très nombreuses publications, étonnées ou indignées, s'en sont fait l'écho pendant la période. Pourtant, ces situations sont depuis des années constatées par L'Insee, mesurées et dénoncées par la fondation Abbé Pierre qui les détaille dans son rapport annuel sur le mal-logement⁷.

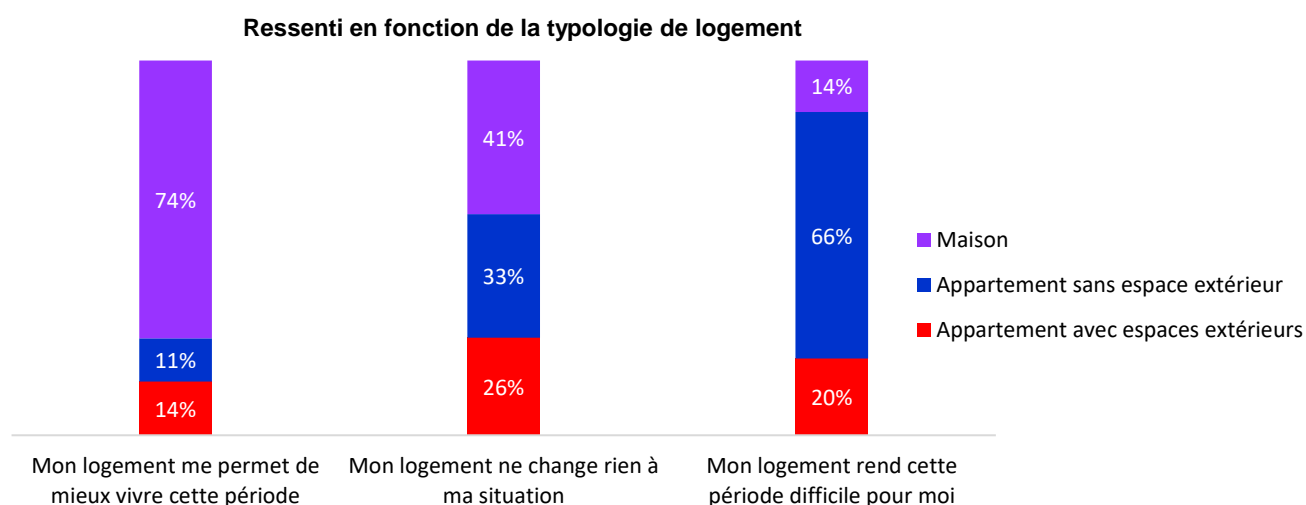


Crédit : Eloïse Coussy –Instagram eloiscoussy

Ainsi, comme le rappelle la sociologue Anne Lambert dans un article publié sur le site The Conversation pendant le confinement qui cite les chiffres de l'Insee, « 10 mètres carrés séparent, en moyenne, la surface de logement dont disposent les personnes appartenant aux ménages les mieux lotis (couple de cadres) de celles appartenant aux ménages les moins bien lotis (ouvrier en couple avec une employée, par exemple). Les premiers disposent ainsi de 46 m² par personne en moyenne, contre 35 m² par personne pour les seconds ».

IV - Mettre le nez dehors...

La surface ne fait pas tout. Contraint de rester chez soi, l'esprit sain ou rebelle a tendance à vouloir sortir. Ne serait-ce que pour mettre le nez ou un pied dehors, prendre l'air ou le soleil, se dégourdir les jambes.



⁷ https://www.fondation-abbé-pierre.fr/documents/pdf/synthese_rapport_2018_surpeuplement_un_probleme_de_taille.pdf

Parmi les répondants qui disent avoir bien vécu la période, **74 %** habitent des maisons dotées d'un espace extérieur. Au contraire, parmi ceux qui vivent mal leur logement pendant le confinement, **86%** vivent dans des appartements, dont **66%** sans espaces extérieurs.

Trois quarts des logements de l'enquête disposent d'un espace extérieur. Pour mémoire, et selon l'Insee, « la quasi-totalité des maisons construites après 1975 dispose d'un jardin. Dans l'habitat collectif, un appartement sur deux possède un balcon ou une loggia, près de quatre logements sur dix disposent d'espaces extérieurs partagés entre les habitants d'une même résidence »⁸. Balcons, loggias terrasses et jardins sont les plus fréquents. Mais les Français confinés peuvent se montrer très imaginatifs lorsqu'il s'agit de s'aérer :

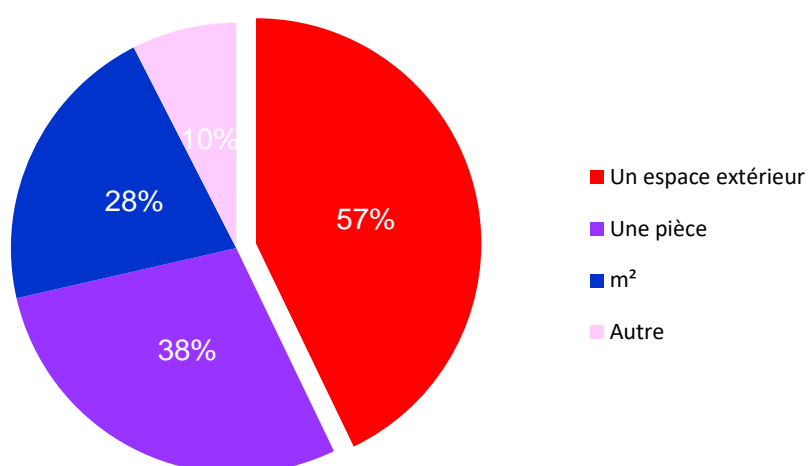
→ « Une bande "verte" entre nos balcons et la ligne de tram, dont la jouissance n'est pas très clairement définie et l'entretien très négligé mais qui offre un espace de respiration visuelle »

→ « Un accès pompier à la cour d'une crèche donne sur notre cour intérieure ; un jour, nous avons passé la main et ouvert le verrou ; désormais nous allons à tour de rôle passer 1h/jour dans ce petit jardin planté (400m² environ). Le soleil y parvient et il y a assez de place pour jouer au ballon, faire des tours de vélo pour les enfants. C'est une vraie chance ! »

→ « Un accès secret et pas très officiel au toit de l'immeuble pour les aventuriers que nous sommes »

Sans surprise, on en déduit que les conditions de vie en maison, et particulièrement l'accès à un jardin, ont été d'importants atouts pour mieux supporter le confinement. Affirmation renforcée lorsque l'on demande aux répondants ce qu'ils souhaiteraient ajouter à leur logement si cette période était à revivre :

Qu'ajouter à son logement confiné ?



⁸ <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2586024?sommaire=2586377> Confort, qualité et défauts des logements

Les répondants ne se contentent pas des espaces extérieurs dont ils profitent déjà. En effet, parmi ceux qui rêvent d'une extension hors-les-murs, **17%** profitent déjà d'un jardin, **30%** d'une terrasse et **50%** d'un balcon.

Ainsi, l'accès à l'extérieur ne fait pas forcément le bonheur, car tout dépend de l'environnement dans lequel il se déploie. Anne Lambert poursuit dans le même article paru dans *The Conversation*⁹ « *d'un bout à l'autre de l'échelle sociale, la proportion des ménages habitant en appartement qui dispose d'un espace vers l'extérieur (loggia, terrasse, balcon) passe du simple au double (36 % pour les ménages d'inactifs contre 71 % pour les ménages de cadre avec profession intermédiaire). Le type de voisinage à proximité immédiate du logement conditionne plus largement l'expérience du confinement : (...) la vue depuis les appartements est très variable selon l'appartenance sociale. Les ménages d'inactifs, d'employés et d'ouvriers qui vivent dans les unités urbaines de plus de 100 000 habitants sont surexposés aux vues urbaines denses (immeubles de cités et grands ensembles, immeubles de ville). Si les classes supérieures ont moins souvent un vis-à-vis (près de 40 % n'en ont pas), quand elles en ont un, il est plus souvent composé de maisons individuelles et d'immeubles bas. Les inégalités devant l'environnement*

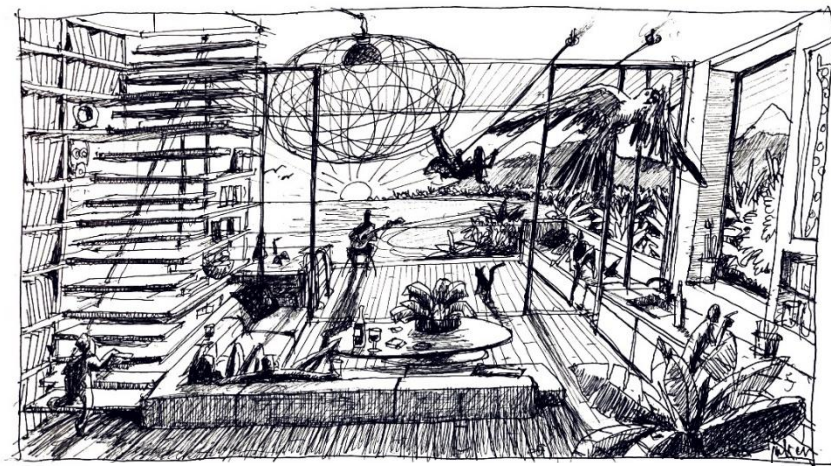


*Un artiste confiné offre un concert à ses voisins
La Plaine Saint-Denis*

et la vue se doublent d'inégalités de proximité du vis-à-vis : ce dernier se situe à moins de 10 m pour 20 % des ménages inactifs contre 10 % chez les ménages à dominante cadre. Au cours de leur journée, les classes populaires font plus souvent face à des bruits qu'ils qualifient d'assez, voire très, fréquents (37 % des ménages d'inactifs contre 23 % des ménages à dominante cadre) et ces bruits proviennent plus souvent du voisinage (43 % contre 28 % pour ces deux catégories à fréquence de bruits comparable). Inutile de préciser qu'en période de confinement, ces cris d'enfants, bruits de radio, ou encore de bricolage sont exacerbés par l'occupation quasi continue des logements. Ainsi, les fenêtres des ménages modestes confinés dans les grandes villes donnent sur des espaces densément peuplés, dont on sait aujourd'hui combien ils nuisent à la qualité de la vie quotidienne (...) ces conditions de vie signent aussi plus profondément l'impossibilité de s'extraire du huis clos qu'est devenu le logement, trop petit, pour s'isoler, se défouler, s'évader, quand les espaces publics et les équipements collectifs abritent en temps normal la vie sociale ». Les travaux en neurosciences et psychologie vont encore plus loin en établissant une relation directe entre l'augmentation de la charge cognitive liée à la vie en ville et le contrôle des émotions. Frances Kuo, directrice du Laboratoire du paysage et de la santé humaine à l'université américaine de l'Illinois¹⁰ explique ainsi que la violence domestique est moins fréquente dans les appartements avec vue sur la nature que ceux qui n'ont de vue que le béton.

⁹ <https://theconversation.com/logement-comment-la-crise-sanitaire-amplifie-les-inegalites-135762>

¹⁰ <http://lhl.illinois.edu/>



Crédit : Julien Isnard – Instagram : jules16arts

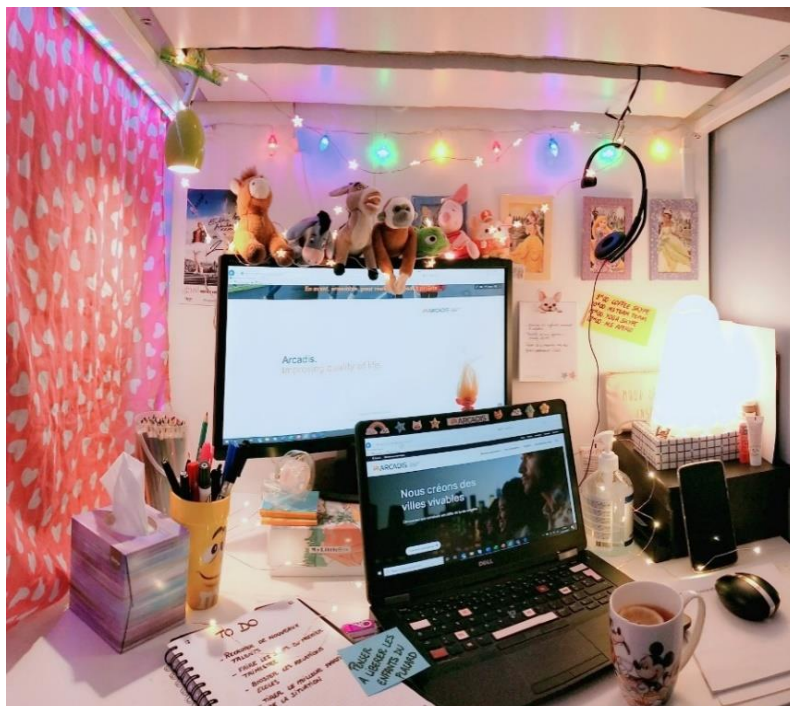
Le balcon ou l'espace extérieur vont-ils devenir plus importants dans les critères de choix d'un logement ? Ils le sont déjà, pour des questions de confort pour les acquéreurs ou les locataires, et parce qu'ils ont une valeur pour les vendeurs ou les bailleurs. Le coût difficilement évaluable de ces espaces fait pourtant systématiquement augmenter le prix d'un logement. Le réseau Meilleurs Agents l'a même estimé après le début du confinement : « *Dans les 11 plus grandes villes de France que nous avons étudiées, un espace extérieur fait grimper les prix en moyenne de 8,8 %* », affirme Thomas Lefebvre, directeur scientifique de cette plateforme, cité dans le journal Le Monde. « *Ainsi, en prenant l'exemple d'un appartement de 80 mètres carrés, 22000 euros supplémentaires devront être déboursés pour obtenir une terrasse ou un balcon à Toulouse. À Nice, comptez 29000 euros, puis 31500 euros à Lyon et environ 75000 euros à Paris* »¹¹. Cette survalorisation ne durera peut-être pas, mais La crise a montré que ces espaces ne relevaient pas que du confort et pouvaient se révéler indispensables, comme pièce supplémentaire, une soupape, surtout quand le logement est trop petit. La majorité des logements neufs disposent aujourd'hui de ces extensions, sauf, souvent, les studios et les deux pièces. Faudrait-il pousser les promoteurs à les systématiser, en les rendant évidents, au même titre qu'une cuisine ou qu'une salle de bain ? Certaines collectivités ou bailleurs comme Silène, à Saint-Nazaire, ont intégré à leur cahier des charges, depuis les années 2000, l'obligation d'un espace extérieur qualitatif comme « pièce en plus ». Celui-ci doit être d'une taille suffisante pour deux chaises et une table et ce, quelle que soit la typologie du logement, à partir des studios : « *L'espace extérieur rend acceptable la vie en collectivité et propose une alternative au jardin du pavillon dans un lotissement en périphérie. Nous savons que nos locataires restent en moyenne 10 ans dans nos logements ; nous faisons donc le choix fort de produire tous nos logements avec un espace extérieur, et d'en assumer le coût que cela suppose* », explique Marie Vitoux, chargée de mission pour Silène¹².

¹¹ Immobilier, très prisés terrasses et balcons valent de l'or après le confinement
<http://www.leparisien.fr/immobilier/immobilier-tres-prises-les-balcons-et-terrasses-valent-de-l-or-24-05-2020-8322585.php>

¹² Extrait du cahier des charges : avec la réduction de la surface habitable, la terrasse et le jardin deviennent un prolongement naturel de la pièce de vie. C'est à ce titre que silène demande aux concepteurs d'apporter le même soin dans le traitement de ces espaces extérieurs que dans celui des pièces de vie intérieures au logement. Chaque logement devra bénéficier d'un espace privatif extérieur

3 – Canapé - Téléboulot - Dodo

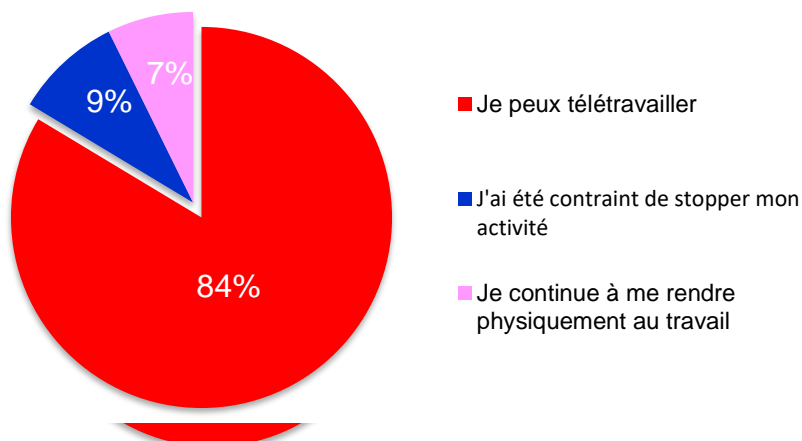
« Avant la crise sanitaire, 7,6% des salariés (1,8 millions de personnes) pratiquaient le travail à distance sur au moins 20% de leur temps de travail et cette proportion tendait à augmenter avec la taille de l'entreprise. Cette pratique concernait majoritairement des cadres (60%), selon une estimation de 2019, et se concentrait en particulier dans les aires urbaines denses, (notamment l'Ile-de-France), où les temps de trajet domicile-travail sont plus longs, et dans certains secteurs de services (informatique, télécommunications, conseil, etc.)¹³ ».



Crédit : concours Arcadis

L'urgence à se mettre à l'abri face à un virus inconnu a réussi en quelques jours à généraliser le télétravail, pourtant à la peine en France depuis plusieurs décennies. Quelque 8 millions de Français ont télé-travaillé à temps partiel ou à plein temps, selon le ministère de l'emploi. Le

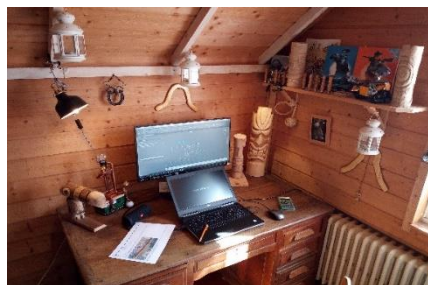
Qui peut télétravailler ?



¹³ <http://tnova.fr/notes/la-revolution-du-travail-a-distance-l-enquete-montravailadistance-jenparle>

ressenti de ces salariés, dont le quotidien a été bousculé du jour au lendemain, est très différent selon les enquêtes (et selon qui les mène). Il promet aussi de varier avec le temps.

A l'euphorie des premières semaines, au cours desquelles il a fallu s'adapter, vite, pour ne pas être considéré comme un frein à la bonne marche de l'entreprise, où la surprise et une liberté, (paradoxale en confinement) ont pu avoir un effet galvanisant, succède une phase d'inquiétude. Elle est provoquée par les incertitudes liées à la date et aux conditions de retour au bureau à court terme, et pour certains, à l'avenir de leur emploi à l'horizon de quelques mois. Peut-être aussi, par une grande lassitude de l'enfermement. Si les entreprises de la sphère technologique américaine comme Twitter ou Facebook semblent déjà prêtes à autoriser le télétravail permanent à ceux qui le souhaitent, si un groupe comme PSA a annoncé aussi sa généralisation plusieurs jours par semaine, pour les métiers qui le permettent, ces volte-face ou ces adaptations répondent à différentes stratégies pour l'instant peu identifiables. S'agit-il d'une réponse à la demande de leur personnel, qui exige d'être sérieusement évaluée ? Ou bien à un souhait d'économies de structures que permettrait la réduction de mètres carrés de bureaux ? Nombre de salariés ne se réjouissent pas de cette perspective (32% d'après une enquête menée par Terra Nova¹⁴). D'autres se disent favorables au télétravail à condition de conserver un pied dans les locaux de l'entreprise, 82% accepteraient de travailler à distance deux jours par semaine au maximum, selon l'enquête *Télétravail : stop ou encore ?* du Club des entreprises du Grand Paris¹⁵. De fait, la situation n'a pas grand-chose à voir entre une contrainte partagée par tous, y compris sa propre famille, et le fait de se retrouver seul, du matin au soir. Difficile aussi de comparer la productivité en période normale à celle d'une période où d'innombrables entreprises ont dû réduire la voilure, où il fallait faire « co-habiter », au même endroit et aux mêmes heures, travail, école, vie professionnelle et familiale.



Crédit : concours Arcadis

L'autre grande question concerne les endroits et les conditions de confort dans lesquels les Français ont dû et pu travailler. Outre l'aspect managérial (le manque de confiance des managers en leurs salariés « lâchés » dans la nature), le principal frein au développement du télétravail en France tient à l'inadaptation des logements à cette activité. Il est rare que les logements standards prévoient une pièce dédiée à la dimension professionnelle de nos vies. Le bureau envahit les chambres ou un coin du salon rarement prévus pour l'accueillir. Ni la connectivité des lieux, ni la lumière naturelle ne sont pensées pour rendre cet espace agréable et suffisamment isolé.

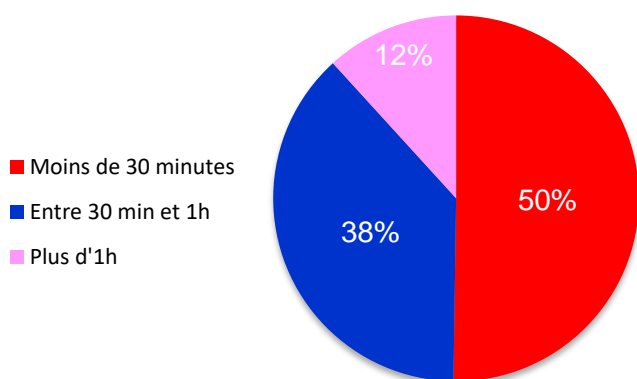
¹⁴ <http://tnova.fr/notes/la-revolution-du-travail-a-distance-l-enquete-montravailadistance-jenparle>

¹⁵ jhjkjhkgkjhkgkhkrs

I - Changer de rythme

Dans tous les cas, le télétravail a imposé un changement de rythme, et en premier lieu, un gain de temps dû à la suppression des déplacements. Ainsi **50%** des répondants gagnent entre 1 et 2 heures qu'ils auraient passées dans les transports en commun ou sur la route.

Temps de trajet gagné en travaillant chez soi



Moyens de transports habituels



Transports en commun : 33 %



Voiture : 31 %



Vélo : 14 %



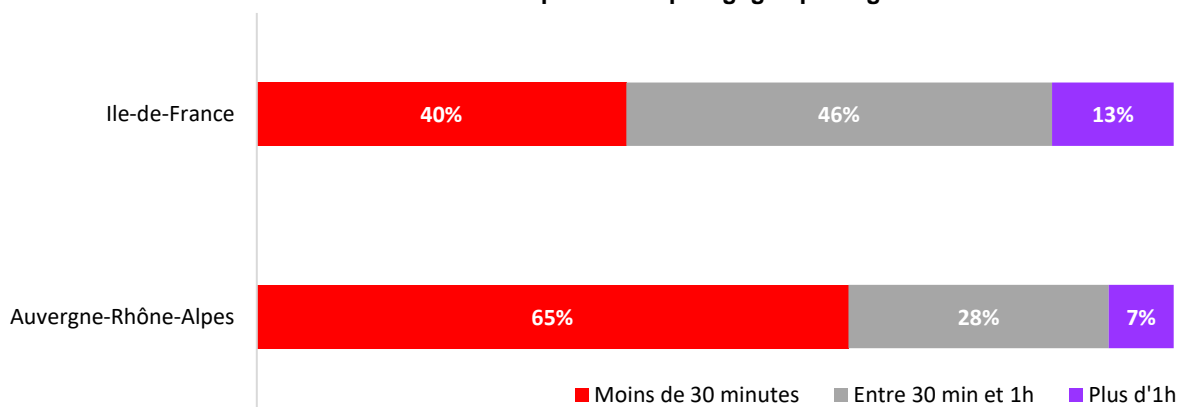
Marche : 11 %



Moto : 2 %

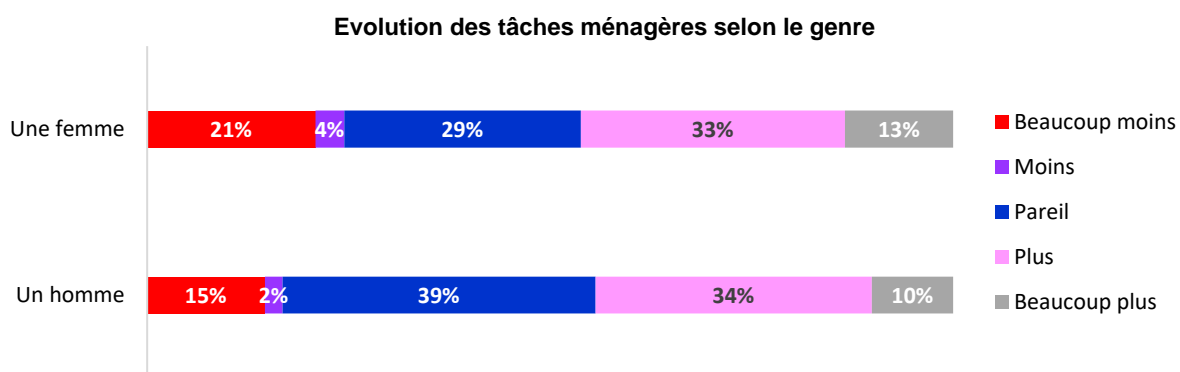
Alors que les distances parcourues pour se rendre au travail sont parfois plus courtes en kilomètres que dans d'autres régions, les Franciliens sont ceux qui ont gagné le plus de temps : **46%** entre 1 et 2 heures par jour, **13%** plus de deux heures. En Auvergne Rhône-Alpes, la proportion passe à **28%** pour un gain de 1 à 2h, **7%** pour plus de deux heures par jour.

Temps de transport gagné par région



II - Du temps, oui mais pour quoi faire ?

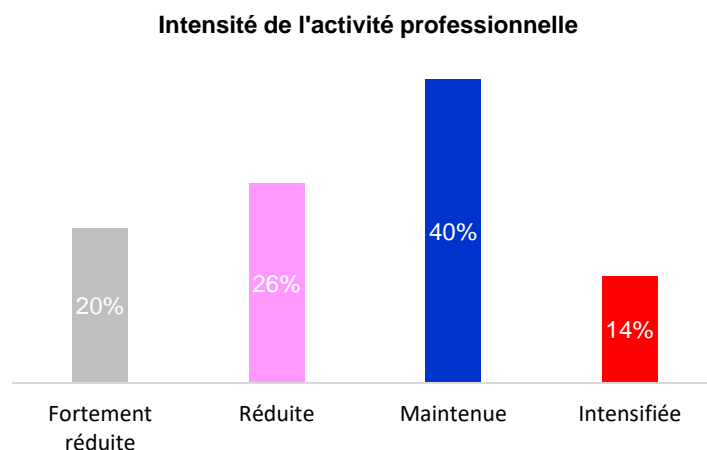
Il est possible que ce temps gagné sur les trajets quotidiens ait servi en partie à... travailler. Mais pas seulement. Les tâches ménagères ont augmenté proportionnellement au



temps passé à la maison et elles n'ont pas été seulement été réservées aux femmes de notre échantillon (attention : ces réponses sont fondées sur le ressenti).

« Je suis "appelée" par le ménage : vaisselle, cuisine, machine à laver... »

Le télétravail suppose d'organiser autrement sa journée. Pour conserver un rythme malgré la présence des enfants, pour occuper successivement les différents espaces de l'appartement,



même suroccupé, pour ne pas se laisser aller soit à l'oisiveté soit au surmenage, **46%** des télétravailleurs ont réduit ou fortement réduit leur activité et **14%** l'ont intensifiée.

69% des hommes ont maintenu ou augmenté leur activité, contre **64%** des femmes, quelle que soit la situation familiale. Mais ces chiffres varient avec le nombre d'enfants présents à la maison et le genre : avec un enfant : **27%** des femmes voient leur activité professionnelle fortement réduite contre **22%** des hommes. Avec deux enfants, ces chiffres passent à **21%** pour les femmes, **14%** pour les hommes. Avec 3 enfants, **24%** des femmes travaillent moins contre **19%** des hommes.

– COMMENT AVONS-NOUS TRAVAILLE ? –



Plus et moins

Certains travaillent davantage et ont parfois du mal à quitter leur bureau, même virtuel :

→ « *Sur le pont du matin au soir, sans pause* »

→ « *En permanence sur le qui-vive !* »

→ « *Ma journée de télétravail commence au réveil et se finit au coucher... pas de rupture physique de la journée de travail = celle-ci ne s'arrête jamais vraiment* »

Et ceux qui travaillent moins trouvent parfois le temps long :

→ « *J'ai dû me confronter à beaucoup de distractions, sentiment d'inquiétude générale et hyper-connexion avec des proches* »

→ « *La journée est moins structurée et honnêtement moins productive que d'habitude, plus liée à l'humeur du jour. Cela engendre de la culpabilité les jours où on ne parvient pas à s'y mettre.* »



A chacun son rythme

Il y a ceux qui gardent un programme millimétré. Beaucoup de répondants nous donnent leurs horaires de manière très précise :

→ « *J'ai un programme très précis, heure par heure, pour ne pas déprimer : pour le moment, très peu de moments d'inactivité...* »

→ « *J'essaie d'être très cadrée dans mon horaire pour ne pas m'éparpiller* »

Et ceux qui réinventent un tout nouveau rythme :

→ « *Je me lève sans réveil aux alentours de 11 heures du matin, prends un thé et un Gurosan et m'attable en pyjama sans prendre de pause déjeuner. Je travaille ensuite d'une traite jusqu'à 18h30-19h en musique.* »



Pas aidés par les enfants...

Le plus frappant dans ces réponses est la différence entre les parents de jeunes enfants et les autres. Difficile de comparer à ce que serait l'organisation d'une journée de télétravail sans les contraintes imposées par le confinement. Les parents font état de journées « *hachées* », « *entrecoupées* », « *interrompues en permanence* », « *On alterne, on court, on galère !* ».

Ils adoptent des horaires décalés pour compenser : travailler très tôt le matin ou le week-end. Beaucoup de répondants indiquent se répartir le temps de garde entre les deux parents.

→ « La difficulté est de combiner seule un enfant de 4 ans et le télétravail. J'ai fait le choix de m'adapter à son rythme. Dès qu'il joue, je travaille. L'inverse est impossible. »

→ « Calmer les enfants, qui sont de vrais piles électriques »

→ « Le cumul du télétravail et gestion des enfants est ingérable »

→ « La journée est chaotique et dépend de l'humeur des enfants. Tentative de s'organiser par 1/2 journées avec ma compagne ».



Pas toujours efficacement

De nombreux répondants indiquent prendre des cafés virtuels avec leurs collègues plusieurs fois par semaine, pour conserver un lien. Les visio-conférences reviennent dans de nombreuses réponses, de manière négative la plupart du temps :

→ « Je passe mon temps en visio. Aucun de temps de production »

→ « Le boulot en télétravail nécessite beaucoup d'échanges, de mails, de coups de fil, de conf calls.... C'est assez chronophage »

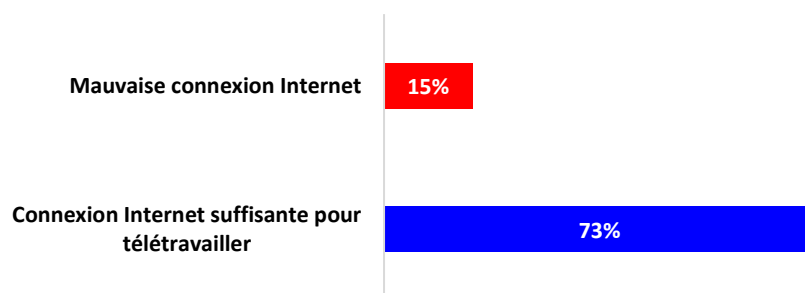
→ « Visioconférence : 5h en moyenne basse »

→ « Le télétravail, c'est l'enfer : entre le téléphone, les mails, les messageries instantanées, les réunions sur Skype ou Hangouts, les groupes Whatsapp, on perd un temps fou »

→ « Plus d'attention et d'énergie apportée à la coordination des travaux »

Pour être efficace, mieux vaut avoir les bons outils, ce qui ne semble pas toujours être le cas. Le temps manque aussi, tout comme l'espace et le contact avec les autres...

Qualité de la connexion Internet

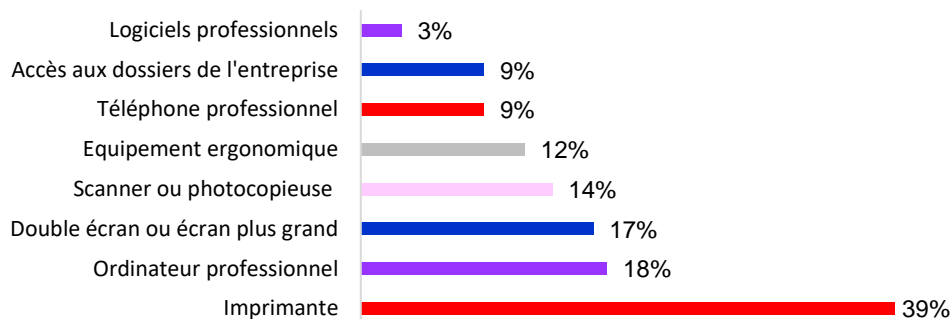


73% déclarent disposer d'une connexion internet correcte ou optimale qui leur permet de télétravailler et en général, des outils numériques pour le faire. **15%** disposent d'une très mauvaise connexion Internet.

Lorsque nous demandons aux répondants ce qui leur manque pour télétravailler au mieux, les outils informatiques sont plébiscités. **39%** rêvent d'une... imprimante. Parmi eux, une partie indique que leur ordinateur est trop peu performant et **17%** voudraient un écran plus grand ou un double écran. Certains encore indiquent l'inconfort de travailler longuement sur un PC portable : **12%** aimeraient un espace de travail plus ergonomique avec chaises et bureaux confortables et plus d'espace. Les effets nocifs du télétravail sur la posture feront sans doute le bonheur des ostéopathes...

Beaucoup de répondants indiquent travailler avec leur matériel personnel (ordinateur, téléphone...) car la précipitation du confinement les a empêchés de récupérer leur matériel professionnel à temps. Il n'y a pas que l'informatique : le manque de livres (bibliothèque

Que manque-t-il aux télétravailleurs ?

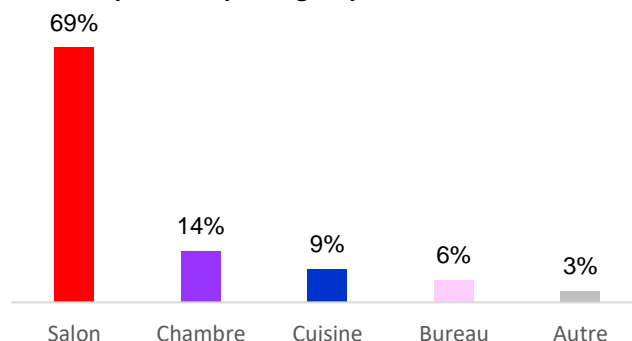


universitaire notamment) et d'accès aux dossiers papiers se fait sentir. Enfin, certains ont juste envie de « *Bouger ! Ne serait-ce que de mon bureau à l'imprimante !* ».

III - Se ménager un nouvel espace...

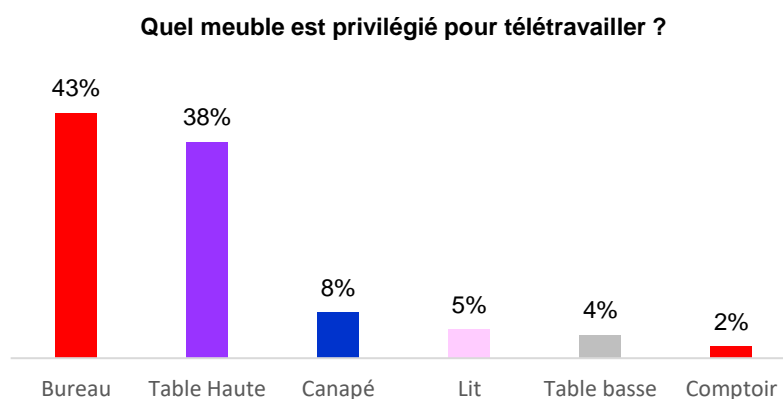
Nos résultats montrent que les logements ne sont pas adaptés à une occupation par tous leurs Occupants à la fois, 24h/24 avec télétravail et école. Rien d'étonnant, ils ne sont pas conçus pour. Difficile d'en tirer des conclusions définitives sur la conversion possible de ces lieux au télétravail d'un seul de leurs occupants ou de plusieurs. D'autant que cette période qui a commencé le 17 mars et s'étire depuis, a contraint à ménager, aussi, des moments pour pratiquer à l'intérieur des activités sportives, se distraire ou se reposer. Souvent au prix d'ingénieux bricolages, en se serrant, en essayant de pousser les murs ou en débordant vers l'extérieur. Bien que la taille moyenne des logements de notre échantillon soit de 90 mètres carrés¹⁶, seuls **55%** des répondants déclarent pouvoir s'isoler pour travailler. Le plus souvent, 1,8 personnes occupent le même espace de travail au cours de la journée. Dans **75%** des cas, la pièce dans laquelle les répondants peuvent télétravailler est normalement destinée à un autre usage : on y circule, on y prend ses repas, on s'y détend, on y vit.

Quelle pièce est privilégiée pour télétravailler ?



¹⁶ Cette moyenne française établie par l'Insee peut paraître assez haute à des citadins, car elle inclut les 58% de maisons individuelles qui constituent le parc résidentiel français

L'installation pour travailler demande dans **30%** des cas un réaménagement. Il commence par de la récupération : en ajoutant un meuble, un bureau remonté de la cave, une table de jardin et très souvent une planche sur des tréteaux qu'on installe dans un placard, dans un dressing, où les étagères sont transformées en tablettes sur lesquelles s'appuyer. Les rallonges de la table de la salle à manger redeviennent aussi très tendance. La table à repasser est recyclée en table de travail.



– INVENTAIRE DES BUREAUX IMPROVISES –



Une installation de fortune...

→ «Je travaille sur une étagère à livres du salon»

→ «Une étagère du dressing a été transformée en bureau»

→ «Vidé le garage, acheté de la pelouse artificielle pour isoler un peu le sol, 2 planches et 2 tréteaux et c'est parti»;

«j'ai créé un bureau éphémère avec des planches de parquet»

→ «La console de 40 cm de large a été débarrassée dans un coin de la chambre et un tabouret a été posé devant... très inconfortable ... mais le seul moyen pour s'isoler un peu pour travailler»



... que l'on rapproche de la lumière.

Une source de lumière, une vue ou la proximité d'un espace extérieur sont très importants lorsque l'on passe 8 heures par jour à son bureau. Ainsi le réaménagement consiste souvent à déplacer les meubles pour les rapprocher d'une fenêtre ou d'une baie vitrée.

→ « Je pivote la table de la cuisine pour qu'elle soit face à la fenêtre (et je la remets en position normale à la fin de ma journée de travail pour que la cuisine soit de nouveau utilisable et signifier le retour en mode "maison" et non plus "bureau" »

→ « J'ai bougé la table à côté d'une fenêtre pour être plus près du soleil! »

→ « J'ai reculé la table pour ne pas être en pleine lumière et trop proche de la vue, qui aspirait mes pensées vers ... tout sauf l'écran »

→ « Je change de pièce selon la période de la journée pour profiter de la lumière »

→ « Je vais souvent travailler sur le toit-terrasse, au soleil. C'est tellement agréable. Une vraie joie ce confinement. Le retour au bureau va être dur, car nous n'y avons pas d'espace extérieur ».



Un travail très envahissant...

Le travail occupe de la place, voire toute la place : bien souvent au détriment de la table habituellement utilisée pour prendre les repas. Déjeuners et diners sont relégués dans des espaces qui ne sont pas organisés pour, le canapé ou la table basse pour ne pas avoir à démonter le bureau plusieurs fois par jour.

→ « Disposition de la table, je ne mange plus dans ma cuisine afin de garder mon espace de travail »

→ « J'ai du pousser de l'électroménager. Comme l'appart' est petit et que je voulais une installation confortable, j'ai empilé mon four, mon micro-ondes et ma machine à laver, un peu n'importe quoi ! »

→ « La salle à manger me sert aujourd'hui de bureau. Nous revenons donc à des habitudes d'étudiants et mangeons sur la table basse du salon »

→ « Sur la table de la cuisine, nous avons mis nos 2 PC écrans d'ordi. Dans le salon, nous avons installé une table de jardin qui permet de manger dessus (car la table de cuisine n'est jamais libérée des ordi et des dossiers) ».



...qui doit rester « sérieux »

Le maintien des apparences vis-à-vis de l'extérieur semble important : le bureau est souvent installé de manière à ce que le fond aperçu en visioconférence soit « montrable » et témoigne du sérieux nécessaire à un « travail de bureau ». Cette forme de mise en scène de chez-soi a deux facettes : la volonté de faire bonne figure en « accueillant » à la maison, via l'écran, des collègues parfois jamais conviés auparavant. Ou au contraire, un refus de laisser le monde professionnel pénétrer trop loin dans l'intimité, en opacifiant sa sphère privée. La nouvelle organisation ou le rangement ont vite été remplacés par les fonds virtuels proposés par les sites de visioconférence. Un autre décor, rêvé peut-être, se met en place. Son choix n'est pas neutre dans la représentation que l'on renvoie, de soi ou de son intérieur : images de grands espaces, de bibliothèque chargée de livres, ou souvenirs de vacances piochés dans sa photothèque.

→ « J'ai fait en sorte que rien n'apparaisse dans le champs de ma caméra pour les visios »

→ « J'ai transformé ma table de salle à manger en bureau et j'ai déplacé plusieurs plantes vertes pour les mettre dans mon dos, histoire de donner une déco sympa dans les visios :D »

→ « J'ai déplacé le bureau de la chambre pour qu'en visioconférence le lit et la penderie ne soient pas visibles »

→ « Orientation du mobilier pour dépersonnalisation en cas de visioconférence »

→ « J'ai déplacé une table haute pour avoir un fond d'écran sobre et éviter Batman sur les visioconférence.... »

→ « Après trois essais, j'ai placé le bureau perpendiculairement à la grande baie vitrée qui donne sur le salon. Cela permet à la fois d'être baigné de lumière, d'être plutôt correctement éclairé lors des visioconférences, et d'avoir un fond neutre, qui rend un espace pas trop vaste ni trop exigü. »



Le réaménagement témoigne aussi, quand cela est possible, de la défense ou de l'invasion du territoire des conjoints, amis, parents ou enfants, afin que l'intimité et les limites de chacun soient respectées :

→ « J'ai dû faire de la place sur le bureau de mon copain et lui voler son écran »

→ « Chacun sa table ! »

→ « Mon mari utilise le bureau, moi j'alterne entre la table basse assise par terre ou la table à repasser placée face à la fenêtre (meilleure option). J'ai testé la table de la cuisine mais pas pratique maintenant qu'on l'utilise trois fois par jour pour les repas »

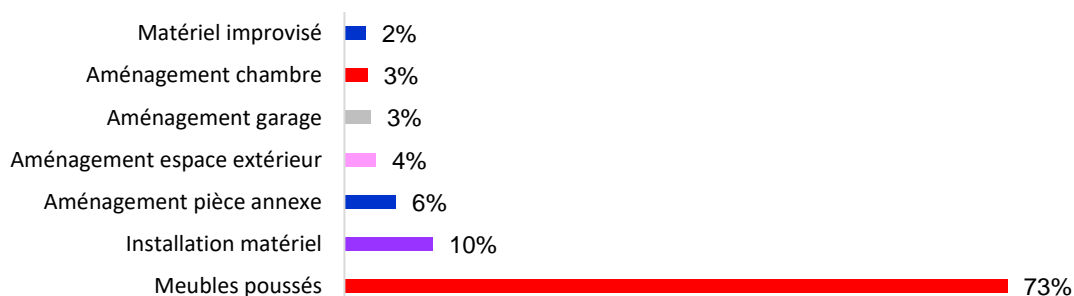
→ « Compartimentation du salon... je travaille sur une sorte de comptoir aménagé organisé derrière le canapé où se vautrent les 3 ados... scotchés devant leurs jeux-vidéos ou avec leurs guitares »

→ « Nous avons poussé la table basse contre le mur, pour laisser plus de place aux enfants pour jouer et nous avons supprimé un petit bureau pour installer une cabane en carton pour les enfants »

– SPORT EN CHAMBRE –

Dans la même proportion que ceux qui travaillent, **29%** des répondants ont dû modifier leur aménagement pour dégager un espace de sport ou de relaxation. A la différence de l'organisation choisie pour le travail, celle-ci est souvent éphémère, pour quelques heures. Et parce qu'il faut bien caser, à l'intérieur, ce que l'on pratique généralement à l'extérieur, dans son jardin ou dans une salle de sport. **73%**, d'entre eux ont poussé meubles qui retrouvent leur place en fonction de l'heure de la journée. Quelque **6%** ont pu profiter d'une pièce peu utilisée en temps normal, une chambre d'amis, une buanderie ou bien investi un couloir ou une entrée.

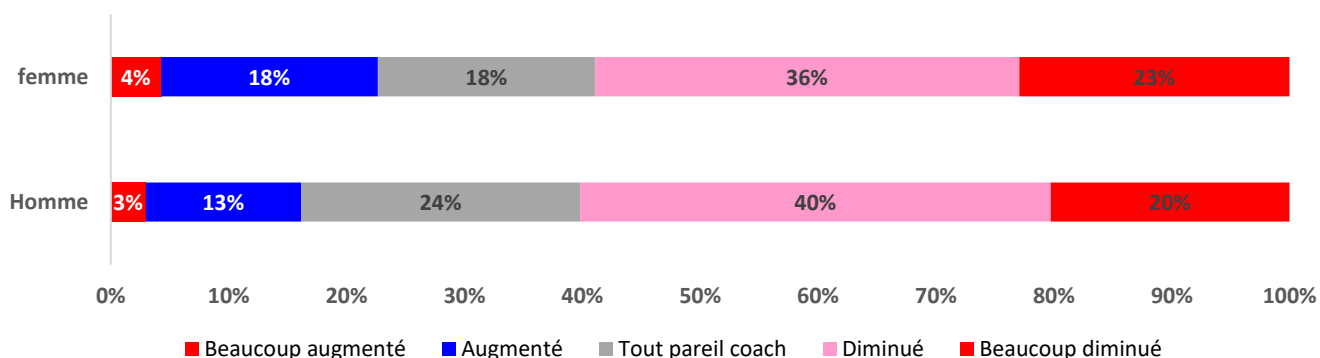
Aménagement du logement pour le sport



Tout le monde n'a pas baissé les bras : la pratique sportive a augmenté pour **21%** des répondants (et beaucoup cru pour **4%** d'entre eux).

Elle a baissé pour **59%** des hommes et des femmes de notre échantillon. **20%** ne l'ont pas modifié (*N.B.* : les réponses ne précisent pas s'il s'agit d'une pratique sportive à l'intérieur ou si elle intègre les joggings autorisés).

Intensité de l'activité physique selon le genre



Les répondants ont su adapter leur logement à leur pratique sportive :



→ « Je fais du vélo d'appartement sur les temps habituels de trajet pour garder un rythme »

→ « Un filet sur la table de salle à manger »

→ « En aménageant la moitié de la chambre parentale avec home trainer connecté présent à demeure, ventilation adaptée, équipement informatique et climatisation »

→ « En aménageant l'espace chambre pour le yoga, salon pour le vélo »

→ « En improvisant des altères avec des moellons ou des dalles, en créant une barre de traction et en aménageant un peu mon espace extérieur »

→ « Aménagement de l'espace dans la chambre pour mettre un tapis et effectuer des mouvements (compliqué quand le linge est étendu) »

→ « En utilisant des objets (chaises, escaliers) pour le sport »

→ « Compliqué ! Il faut bouger tous les meubles chaque fois, sortir un tapis et placer une pancarte à la poignée de la porte « séance de sport »

→ « On a créé un espace "sport" pour nous et surtout pour notre fille, mais ça ne suffit pas : elle tente régulièrement de faire du skate dans l'appart'! »

→ « Deux matelas au sol. Exercices restreints, on essaie de ne pas se tomber dessus lors de nos tentatives sportives »

→ « Pour la danse classique, je ne peux faire que les exercices de barre en poussant tapis et table basse du salon et en m'appuyant sur un buffet ».

4 - Et si c'était à refaire ?

RESTER...

Si un nouveau confinement venait à se produire, **51%** des répondants de notre échantillon répondent qu'ils souhaiteraient le passer chez eux. **20%** préféreraient partir à la campagne et **18%** choisiraient les membres de leur famille comme compagnons d'infortune.

20% des répondants indiquent que le confinement les a poussés à imaginer un nouvel intérieur et nous le décrivent :

15% rêvent d'équipements sportifs,

10% voudraient davantage de lumière,

10% pensent qu'une meilleure connexion Internet leur faciliterait la vie,

9% insistent sur l'importance d'une meilleure isolation phonique et/ou thermique,

Nombre d'entre eux souhaitent installer un espace plus confortable dédié à leur activité professionnelle, surtout si le télétravail venait à se prolonger :

→ « Aménagement d'un coin bureau pour le télétravail et mieux différencier le professionnel du privé »

D'autres souhaitent libérer de l'espace pour pouvoir vivre à l'aise dans une même superficie et simplifier, alléger, aérer leur quotidien :

→ « Essayer de faire du vide »

→ « Le tri par le vide »

→ « Abattre des cloisons ("vieille" maison bretonne de 1972) pour avoir de plus grandes pièces, encore plus lumineuses, et voir l'espace »

→ « Je pousserai les murs, je veillerai à ce que les travaux soient réalisés avec du bon sens et non en fonction de la rentabilité économique. J'utiliserai les bons matériaux sans me cacher derrière un soi-disant règlement thermique qui crée des atmosphères ambiantes malsaines »

→ « Encore plus d'ouvertures, et une disposition plus rationnelle et optimisée de l'espace »

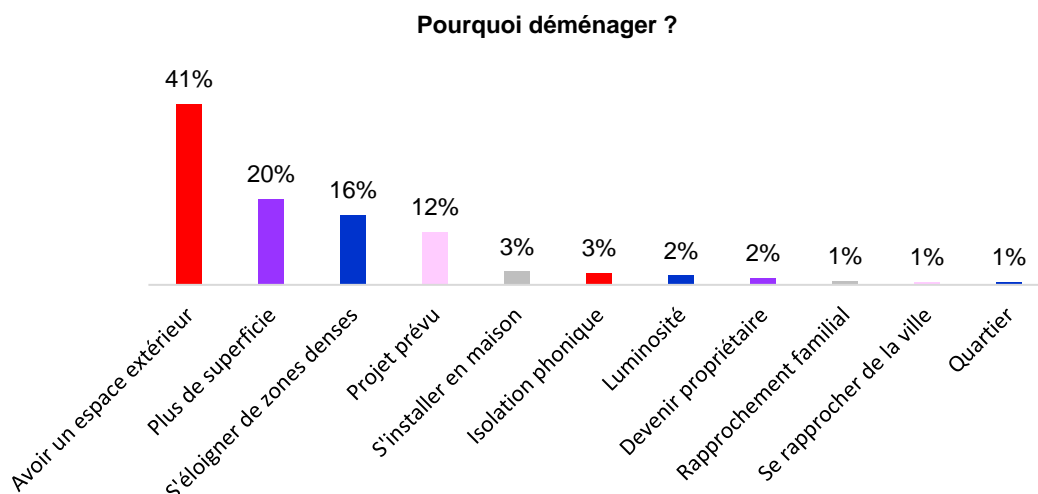
Avec pragmatisme néanmoins certaines réponses disent bien le peu d'optimisme sur ce sujet: *«question absurde...il aurait fallu ajouter « dans l'idéal... car dans la réalité, trop peu de gens peuvent envisager techniquement, matériellement, vis-à-vis des règles d'urbanisme ... et financièrement d'ajouter quoique ce soit à leur logement... »*

... OU PARTIR ?

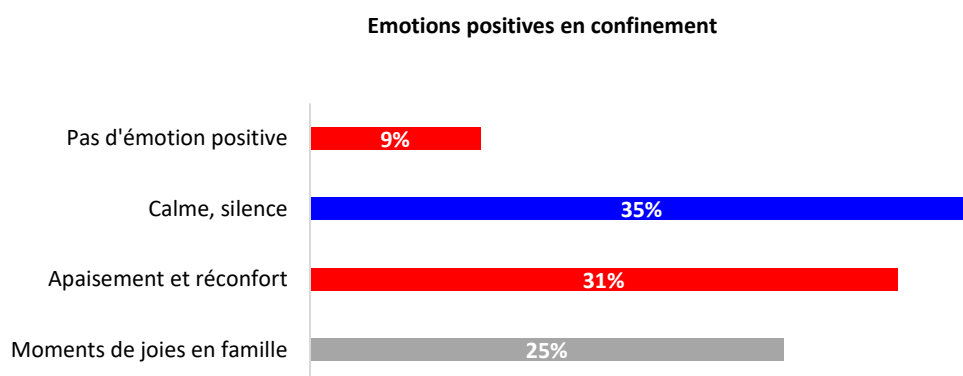
20% des répondants indiquent également que le confinement les a poussés à envisager un déménagement, ou a accéléré un projet immobilier déjà en cours. Déménager c'est s'agrandir, pour **20%** de ceux qui souhaitent changer d'appartement ou de maison. **41%** voudraient changer d'environnement pour pouvoir bénéficier d'un espace extérieur. Pour

échapper à une « Surface beaucoup trop petite ! Suffit pour la vie de tous les jours, en mode "minimaliste" quand on peut souvent manger dehors et bouger. Largement insuffisant pour y vivre 24h/24... Sensation d'étouffement, d'oppression » ou un « balcon Haussmannien (qui) a ses limites et son étroitesse (...) la rue calme ne durera qu'un temps ».

20% des répondants souhaitent changer plus radicalement d'environnement. Ils indiquent en particulier vouloir fuir des zones urbaines denses pour se rapprocher de la nature, sans forcément partir trop loin. Ce qui vient bien confirmer l'obsession de nos répondants pour l'espace extérieur.



Cette fuite des villes très peuplées correspond aussi au désir de retrouver le calme (re)découvert pendant le confinement. Lorsqu'on demande aux répondants quelles émotions positives ils ont ressenties pendant cette période, **35%** répondent « le calme et le silence ».



Ceux qui émettent le désir de partir vont-ils passer à l'acte ? Difficile de dire si cet engouement survivra à l'été et au beau temps. D'une part, il concerne surtout ceux qui pourraient se le permettre financièrement. D'autre part, il engage un changement de vie radical. Enfin, difficile de projeter sérieusement de déménager dans l'incertitude économique qui règne aujourd'hui. Pourtant, l'agence d'immobilier haut de gamme Emile Garcin citée dans le journal Le Monde enregistre un nombre record de requêtes pour des achats et des locations dans le Luberon, les Alpilles, en Camargue ou Haute-Provence : « Des négociations qui traînaient depuis des

mois se sont conclues en quelques jours, pressées par les événements. Nos clients, chefs d'entreprises, entrepreneurs, consultants, hôteliers, designers, informaticiens, pour l'essentiel parisiens, lyonnais, londoniens, new-yorkais et qui, jusqu'ici, cherchaient plutôt des résidences secondaires, modifient aujourd'hui leurs projets : ils veulent vivre à la campagne et ne conserver qu'un pied-à-terre en ville. Le télétravail permet cela, (explique l'un de ses représentants, ndlr). L'appel du vert ne date pas du 17 mars, c'est une tendance du marché immobilier depuis fin 2018, nourrie des crises qui se sont succédé : mouvement des « gilets jaunes » qui a marqué la capitale, grèves des transports qui l'a paralysée, canicules qui rendent la vie urbaine insupportable..." Le site d'annonces immobilières Bien'ici a, ainsi au cours de la première quinzaine d'avril, enregistré une hausse de 43 % – comparé à la première quinzaine de mars – du nombre de requêtes d'acquéreurs ou de candidats locataires cochant, dans leurs critères, la présence d'un espace extérieur, terrasse ou jardin. Le site SeLoger, leader du secteur, fait le même constat : « Les recherches immobilières se partagent, habituellement, pour moitié entre appartements et maisons, mais depuis le début du confinement, le taux de consultation des annonces de maisons à vendre a explosé, et les recherches de biens en province progressent de 5 % et même de 17 % en Bretagne, observe Séverine Amate, porte-parole SeLoger. En revanche, les demandes d'appartements sont, elles, en baisse de 20 % sur Paris intra-muros, et de 12,5 % en petite couronne¹⁷ ».



Crédit : Alice Chevalier - Instagram : alice_chevalier

¹⁷ Le confinement renforce le désir de campagne des citadins et booste le marché des maisons individuelles, https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/04/27/immobilier-le-confinement-renforce-l-appel-du-vert-et-le-desir-de-maison_6037839_3224.html

Pour finir ...

Aussi grande soit-elle, au bout de 55 jours, la maison finit par étouffer. Aussi grandes soient la satisfaction et l'affection des Français pour leur logement, la plupart réclame plus de place et une issue vers l'extérieur. Voir dehors, y avoir accès, pouvoir s'y poser ou s'y reposer est un impératif, que l'on soit, ou pas enfermé. Des résultats à prendre en compte dans la conception des logements neufs et dans la transformation des logements anciens. Peut-être faudrait-il aussi redonner un sens plus large au verbe habiter et le penser à l'échelle urbaine. Si le logement s'arrête administrativement au pas de la porte, il va en réalité beaucoup plus loin car il détermine des réseaux de socialisation, de déplacements et de consommation. Ainsi, on "habite" aussi les espaces où l'on vit, où l'on se rencontre, où l'on travaille, ceux où l'on se promène, où l'on peut se distraire et faire ses courses. On habite son quartier et sa ville et avec les autres. Il est temps que les politiques du logement, menées par des acteurs publics et privés, mais surtout tournées vers la production, prennent davantage en compte ces aspects sociaux et urbains. Que les professionnels ajoutent à leurs efforts sur les qualités intrinsèques des immeubles qu'ils construisent, une réflexion sur les espaces publics, sur l'accès aux transports et sur la mixité sociale et fonctionnelle de la ville. Reconnaisant ainsi qu'une partie de la qualité de vie intérieure provient de l'extérieur.



Crédit : Charline Moreau – Instagram cmoreauart